

Ebauche d'une histoire sociale du triangle «de la mort» (1re partie)

PAR MAHFOUD BENNOUNE

Pourquoi la Mitidja, «cet arrière pays» le plus développé et le plus pourvu en infrastructures routières, traversé par quatre grands axes de circulation unissant la capitale et le reste du pays, et par le réseau national de chemins de fer, couvrant les terres les plus fertiles d'Algérie, dont les communautés rurales ont été depuis longtemps influencées par le mode de vie urbain... a été transformée depuis la subversion intégriste contre l'Etat en ce que les journalistes ont fini par qualifier de «triangle de la mort» ?

Nous pensons avec Albion Small, le fondateur de la sociologie historique américaine, que «les conditions sont ce qu'elles sont, les événements se produisent comme ils le font parce qu'une longue chaîne de conditions et de bouleversements antérieurs avaient préparé la scène et fourni les motifs»(2) aux acteurs historiques et sociaux.

Les oeuvres des hommes politiques et des généraux d'un Etat qui refusent de laisser sa politique et sa «stratégie» globale guider par la raison et la recherche dans tous les domaines, notamment historique, sociologique, psychologique... sont voués à l'échec. Car ils ne peuvent capitaliser ni les «expériences» les plus révolutionnaires de leur société ni le savoir pratique et théorique accumulé par ses membres, ni leurs facteurs de production, ni leurs avantages les plus compétitifs sur le marché international. A cet égard, Confucius a noté il y a longtemps qu'un leader politique ou militaire n'a aucune base pour comprendre pourquoi les gouvernés d'un pays ou d'une région se comportent comme ils le font s'ils n'ont pas étudié leur histoire. Diriger sans une connaissance parfaite de l'histoire du peuple qu'ils gouvernent ressemble à l'inconscience d'un médecin qui prescrit un remède sans prendre le temps nécessaire pour établir un diagnostic précis. Le cas de la Mitidja illustre bien la validité de cette philosophie confucienne.

L'objet de cette étude n'est pas l'histoire de l'Algérie, mais simplement celle d'une toute petite partie de notre territoire national : «Le triangle de la mort» qui couvre approximativement la plaine de la Mitidja. Celle-ci s'étend sur une centaine de kilomètres de long sur dix à vingt kilomètres de large selon le lieu où l'on se place. La campagne de la Mitidja a été dominée par la ville de Blida et la capitale à partir du retour des Andalous et de la formation de la Régence en 1518.

La Mitidja est limitée au sud par l'Atlas blidéen, qui s'élève à 1 500 m d'altitude au centre du massif, et les hauteurs du Sahel au nord. La plaine, qui s'étend sur 1 400 km carrés, reçoit une pluviosité annuelle moyenne d'environ 762 mm. Son climat est tempéré par les influences maritimes et ses nappes phréatiques contiennent d'abondantes ressources hydriques qui permettent des cultures irriguées dans certaines zones. Le sol de la Mitidja est l'un des plus fertiles du pays, d'où ses rendements élevés. Cependant, depuis le début de la décennie noire, ce patrimoine agricole précieux est menacé de désertification et de disparition par de multiples facteurs:

1. le pompage d'eau potable qui alimente les villes de Boufarik, Blida et de nombreuses bourgades qui continuent de pousser comme des champignons dans la vallée et l'ouest d'Alger ;
2. l'extension du béton en raison d'une urbanisation sauvage ;
3. la destruction des forêts due à la lutte antiterroriste entraînant la baisse des nappes phréatiques ;
4. les destructions des moyens de production par les terroristes induisant l'exode des populations rurales.

Ainsi, aujourd'hui, l'excellente polyculture qui a fait la renommée de l'Algérie coloniale, et dont l'existence remonte à l'Antiquité, est en péril. La Mitidja d'antan, qui était source de vie, s'est transformée en un lieu où on la sacrifie au nom de l'islam !

L'effondrement de l'empire almohade a permis aux forces centrifuges représentées par les tribus ou (confédérations de tribus), les awtan (principautés rurales), villes-Etats maritimes... de réaffirmer leur autonomie perdue. Cet effritement a rendu tout le Maghreb vulnérable aux incursions espagnoles. En effet, la monarchie ibérique était déterminée à installer des présides le long des côtes algériennes ou à contraindre les villes -Etats à lui payer des tributs. Cependant, l'établissement du Pénon (forteresse gênante) en 1510 à Alger, (une ville marchande qui a «poussé à l'américaine»⁽³⁾, grâce au commerce de «l'or soudanais» (entre le XIe et le XV^e siècle) a induit ses notables à faire appel aux frères Barberousse qui, après avoir aidé les habitants de Jijel à chasser les Gênois, s'y installèrent pour aider les Andalous à échapper aux persécutions chrétiennes. Les frères Barberousse avec le renfort de 20 000 Jijeliens et Kabyles volèrent au secours d'Alger. Ils parvinrent à démolir le Pénon en 1529 et à former ainsi la Régence d'Alger (1518-1830) sous la tutelle de la Sublime Porte. «Dès avant cette date, écrit Braudel, Alger avait rayonné par tout ce pays fruste du Maghreb central et y jetant ses rapides colonnes et, y installant ses garnisons, ramenant vers elle les trafics de cette vaste zone intermédiaire. Dès lors, un pays tenu du dedans s'oppose aux Espagnols et les menace. Les grandes expéditions de Charles Quint contre Tunis en 1553, contre Mostaganem en 1558, ne changèrent rien à cette situation.» (4)

Le retour des Andalous après leur expulsion d'Espagne et leur installation à Alger et à Blida a contribué à la croissance des activités agricoles dans la Mitidja. Elle était sous la dépendance directe de leurs « capitaux » de leurs « techniques » et de leur « marché ». (5) «Entre la mer et la Mitidja, note Braudel, appuyé sur ce massif central en miniature qui est la Bouzuaréah, le Sahel d'Ager est l'essentiel du fahs, de la campagne algéroise. Une campagne urbanisée, partagée entre les domaines des Turcs (des Maures, des Arabes) algérois, pénétrée par le dialecte de la ville proche, étroite oasis au milieu des dialectes nomades qui enveloppent le centre urbain. Emménagées, équipées, drainées... ces douces collines ne sont que verdure. Les jardins, gloire de maintes villes méditerranéennes sont près d'Alger somptueux, entourant les maisons blanches d'arbres et d'eaux jaillissantes qui font, en 1627, l'admiration d'un captif portugais,... Admiration non jouée : Alger, ville de Corsaires, poussée à l'américaine est aussi une ville de luxe et d'art, italianisante au début du XVII^e siècle. Avec Livourne qui a grandi de la même façon, elle est une des plus riches villes de la Méditerranée, une des mieux disposées à transformer cette richesse en luxe.» (6) De nombreux propriétaires terriens étaient des absentéistes résidant soit à Alger, soit à Blida et vivant du revenu de leurs exploitations appelées «haouchs». Leurs domaines étaient soit loués à des métayers sous contrat au tiers, soit directement exploités par des «khamès» auxquels revenait le cinquième du produit de la terre.

L'exploitation de l'agriculture mitidjienne pré-coloniale et ce quelle que soit la forme juridique de la propriété était organisée dans le cadre de haouch «ensemble de terres constituées à l'origine, par une propriété indivise et individualisée par un nom souvent celui du fondateur.»

Par exemple (haouch Ben Khelil). Plusieurs formes de haouch avaient coexisté: melk (propriété privée), habous (prébendes religieux) et beylik (propriété d'Etat). Le haouch pouvait être détenu par des citoyens, par l'Etat, ou réparti entre de nombreux propriétaires exploités directement par les cohéritiers : quelle que soit sa situation juridique, le haouch constituait une communauté rurale vivante. Ce qui impliquait que les occupants avaient des droits clairement définis et reconnus par l'Etat et les propriétaires. (7)

Cependant, le débarquement de l'armée française à Sidi Ferruch le 14 juin 1830 inaugura le commencement des massacres, des spoliations, des cantonnements, de la paupérisation des populations d'Alger, de la Mitidja et de Blida. En effet, dès la bataille de Staouéli, le capitaine Rozet sentit que cette guerre allait être «une guerre expiatoire» «Il n'y avait pas quarante-huit heures, écrit-il, que l'armée était campée dans l'un des plus beaux pays du monde et déjà le pays était dévasté... Personne ne réprimait ces désordres qui se commettaient presque sous les yeux du général en chef.»⁽⁸⁾

«La guerre expiatoire » menée contre le peuple algérien

Dès les affrontements de Staouéli, il apparut évident que l'armée française avait un avantage sur les résistants dans le domaine de l'artillerie. En effet, après plusieurs escarmouches, l'ennemi avança jusqu'à El Biar où il arriva le 3 juillet, non loin de Fort l'Empereur (Sultan

Kalassi). Elevé au XVI^e siècle, il était sous la garde de 1 200 soldats algériens et 800 turcs. Le 4 juillet 1830, le général de Bourmont ordonna le bombardement du fort. Quelques heures plus tard, les défenseurs furent contraints de l'achever et de battre en retraite.

Le général de Bourmont, commandant en chef de l'armée française, exigea alors la reddition d'Alger et l'ouverture de ses portes à l'armée d'occupation tout en s'engageant sur l'honneur que «la liberté de toutes les classes d'habitants, leur religion, leurs propriétés, leur commerce et leur industrie ne recevront aucune atteinte. Les femmes seront respectées.»

Le lendemain, le 5 juillet, le dey Hussein signa la capitulation d'Alger et ouvrit les portes de la ville au corps expéditionnaire français. Dès leur entrée, les soldats pillèrent la capitale de la Régence en présence des leur officiers supérieurs, y compris le général de Bourmont lui-même. Le trésor de l'Etat «constitué par des stocks d'or, d'argent et de bronze, que le dey avait laissé intact dans trois salles de La Casbah, fut immédiatement confisqué. Seulement l'équivalent de 100 millions étaient parvenus à Paris dont 42 562 768 furent effectivement versés au Trésor français et 52 millions disparurent dans la caisse de Louis Philippe en personne».(9)

Quant au comportement des soldats français à l'intérieur de la ville, il amena un officier nommé Loveredo à écrire à sa femme : «Je n'ai jamais rien vu de plus hideux de ma vie»(10) Ce témoignage sera la cause de sa réexpédition en France.

Après la chute d'Alger, aucune autre ville n'a capitulé sans résister farouchement aux envahisseurs qui n'hésitèrent pas à massacrer les habitants et à saccager leurs maisons tout en soumettant les rescapés à des impôts exorbitants. Car la capitale a perdu deux tiers de sa population autochtone en trois ans. Les survivants furent ruinés et prolétarisés. Le Dr Marius-Nicholas, médecin de l'armée française, a noté : «tout ce qu'on voit ici en arrivant est fait pour attrister le coeur : une population indigène réduite au dernier degré de la misère.» Au début de novembre de l'année 1830 viendra le tour de Blida. Elle fut attaquée par le général Clauzel et lorsque ses habitants résistèrent, il ordonna à ses hommes de la piller. «Tous les hommes armés dans la ville soit aux alentours étaient amenés au grand prévôt et fusillés...» Le soir venu, les colons incendièrent les grands bois et les jardins, les chênes verts et les oliviers, les orangers et les myrtes pour forcer les fugitifs à se rendre. Ils ne tardèrent pas à sortir de leurs caches, les enfants en tête. L'ennemi «leur permit de rentrer dans leurs maisons dévastées». Cependant, Blida se souleva de nouveau le 26 novembre 1830 contre le détachement militaire laissé par Clauzel pour la garder. Il fut attaqué de l'extérieur de la ville par les montagnards et de l'intérieur par les résistants citadins. Appelée au secours, la colonne de Clauzel assaillit Blida une nouvelle fois : «Le combat changea de face, écrit Rousset, mais il fallut emporter d'assaut les maisons les unes après les autres, poursuivre l'ennemi dans les cours, dans les ruelles, de terrasse en terrasse. C'est dans les tumultes de cette dernière crise que furent malheureusement enveloppés des vieillards, des femmes et des enfants.»(11)

Après avoir saccagé la ville, le gouverneur général décida de retirer la garnison de Blida. Cependant, les survivants refusèrent de se soumettre à l'ennemi. Encore une fois, le remplaçant de Clauzel, le général Savary, Duc de Rovigo, ordonna à une autre colonne militaire de mettre à sac la ville de Blida à l'automne 1832. Car, il «frappa d'une contribution de 200 000 piastres fortes les deux villes de Blida et de Koléa». «C'est parce que les habitants de Blida, écrit Lacheraf, ne voulaient pas payer cette contribution que le duc de Rovigo fit occuper la ville et la livra à ses soldats». «Mais la ville était déserte, le pillage ne produisait, selon Rousset, à peu près rien.» (12)

(A suivre)

References citees

1• Nous sommes très redevables à Mme Claudine Chaulet car c'est après un entretien avec elle le mois de septembre 1997 que nous avons décidé de mener cete étude. Nous pensons que les grands bouleversemen ts de l'Algérie contemporaine sont mieux appréhendés au niveau local ou «microcosme».

2• Cité par M. Bennoune in The Making of contemporary Algeria : 1830-1987 Cambridge university press, Cambridge 1988, p1.

3• F. Braudel la Méditerranée et le Monde méditerranéen à l'époque de Philippe II, T.1, Armand Colin, Paris, 5e édition, 1982, p380.

4• Ibid.

5• C. Chaulet, la Mitidja Autogérée, SNED, Alger 1971, p.20.

6• Braudel op cit p.52

7• Voir Chaulet, op cit.

8• Cité par Ch. A. Julien in Histoire de l'Algérie contemporaine, PUF, 3e édition, Paris 1983, p.55.

9• Ibid p.57

10• cité par Julien, Ibid p. 56.

11• Voir M. Lacheraf, L'Algérie, Nation et société, Maspero, Paris 1965, p. 159.

12• Ibid, p.165.

Mahfoud Bennoune

Bas du formulaire